

de grandes tapisseries aux jeux de couleurs francs, comme on le verra à la galerie Semiose. Son art, dialectique de la culture numérique et du désastre écologique, affiche un rare chatolement, comme des tableaux de Klimt ou des vanneries textiles. Une élégance visuelle.

Nina Childress – Unisex

Jusqu'au 22 juil., 10h-18h (sf dim., lun.), 11h-19h (sam.), Art: Concept, 4, passage Saint-Avoye, 3^e, 01 53 60 90 30. Entrée libre.

Foot ou art, tout est une histoire de mercato. Nina Childress, longtemps exposée à Paris par le galeriste Bernard Jordan, rejoint la fine équipe d'Art Concept dans le Marais. On la retrouvera donc aux côtés d'artistes tels que Jean-Luc Blanc, Vidya Gastaldon ou encore Caroline Achaintre. Pour le reste, rien ne change ou si peu, puisqu'on savoure ici les mêmes emballantes peintures déjantées de celle qui est née en 1961 à Pasadena, d'un père américain et d'une mère française. Des portraits de batteurs d'obscurs groupes de rock des années 1970, cheveux longs en bataille et larme à l'œil. Des portraits d'idoles d'une pop culture vintage où se mêlent la flegmatique touche impromptue, la couleur acide et la virtuosité d'un réalisme revisité. Tout le style de Nina Childress, qui clame que bon et mauvais goût sont égaux, créant un sentiment de nostalgie dans un étrange temps présent.

Pierre Tal Coat

Jusqu'au 8 juil., 11h-13h, 14h30-19h (sf dim., lun.), galerie Berthet-Aittouarès, 14-29, rue de Seine, 6^e, 01 43 26 53 09. Entrée libre.

Fumer n'est pas très bon pour la santé, mais excellent pour la peinture. Dans son atelier de Dormont, dans l'Eure, où il s'est installé en 1961, l'artiste Pierre Tal Coat farfouille dans son stock et choisit une belle boîte à cigares en bois. Il y dépose en alternance des couches de peinture grise puis bleue, en strates rugueuses, épaisses. On dirait l'écorce d'un arbre, le relief d'une roche. Ce tout petit tableau, magnifique, fait partie de la large rétrospective que la galerie Berthet-Aittouarès consacre à Tal Coat, né Pierre Jacob, en 1905 dans le Finistère, et mort en 1985. L'exposition vient rappeler comment

l'artiste passe d'une peinture figurative, et en écho à la guerre (*Massacre*, 1936-1937), pour aller peu à peu vers une peinture allusive, suggérant quelques branches d'arbres, au rythme coloré, l'essence de la nature (*Le Rocher vert*, 1960), puis vers ses fameux tableaux peints sur planche de bois, de format réduit, à la texture grumeleuse comme une peau d'orange. Œuvres ultimes d'un immense peintre.

Wols

Jusqu'au 5 août, 10h-19h (sf dim., lun.), galerie Karsten Greve, 5, rue Debelleye, 3^e, 01 42 77 19 37. Entrée libre.

Rares dessins et peintures de Giorgio Morandi, présentation des céramiques peu connues de Lucio Fontana ou ensemble des dernières peintures noires de Pierre Soulages: la galerie Karsten Greve a souvent monté, par le passé, des expositions quasi muséales. Elle crée l'événement, cette fois-ci, avec une rétrospective consacrée à l'artiste allemand Wols (Berlin, 1913-Paris, 1951). Excellent musicien, photographe, peintre, dessinateur, graveur et poète, Wols, qui rencontra Paul Klee à Berlin en 1932, fut proche des artistes surréalistes comme Yves Tanguy ou André Masson à Paris et s'engagea, à partir de 1945, vers une peinture organique, aux traits foisonnants, à la forme aqueuse, faite de taches et de dilutions. Entre abstraction et figuration, on dit qu'il inventa un art informel, écho d'une vie tragique: interné en tant que «sujet ennemi» au camp des Milles, il vécut entre exil, pauvreté et alcool, et mourut à 38 ans.

Photo

Alain Adler – La photographie de cinéma sur un plateau

Jusqu'au 24 juin, 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Roger-Viollet, 6, rue de Seine, 6^e, 01 55 42 89 09. Entrée libre.

Alain Adler (1923-1997) est né en Hongrie, sa famille émigre à Paris dans les années 30. Il a 19 ans quand il entre dans la résistance en 1942. À la Libération, il devient journaliste et, pour illustrer ses articles, il attrape un appareil photo. Envoyé en reportage sur les plateaux de cinéma, il ne les quittera



Pierre Tal Coat Jusqu'au 8 juil., galerie Berthet-Aittouarès.

plus, de 1954 à 1964. Période faste pour le septième art. Puis Adler arrête la photographie. Ses 12 000 négatifs de cinéma ont été redécouverts, par hasard, par son neveu Guillaume Adler, puis confiés à Roger-Viollet. Ses superbes images en format carré occupent amplement les murs, on se balade au milieu des comédiens et dans les coulisses des tournages. *De La Traversée de Paris à Cléo de 5 à 7 en passant par À bout de souffle*, on s'y croirait! Une belle découverte.

Arthur Elgort

Jusqu'au 20 août, 11h-19h tj., Fondation Azzedine Alaïa, 18, rue de la Verrerie, 4^e, 01 87 44 87 75. (3-10 €).

Arthur Elgort accompagne le couturier Azzedine Alaïa (1935-2017) à partir du début des années 80. Ensemble, ils sortaient de l'atelier pour aller dans la rue, à la rencontre des passants ordinaires, au milieu desquels se glissaient les mannequins. Mais ce ne sont pas ces étonnants clichés qui nous sont principalement donnés à voir ici, plutôt des photos prises en studio. Suivant le principe de la Fondation Azzedine Alaïa, qui fait toujours cohabiter images et vêtements originaux, ce jeu de va-et-vient entre les superbes robes et les photographies en noir et blanc d'Elgort est plaisant. Même si ces dernières ne sont, pour les besoins de cet accrochage, que peu représentatives du talent de l'Américain.

Elliott Erwitt. Une rétrospective

Jusqu'au 15 août, 10h30-18h30 tj., 10h30-22h (mer.), Fondation Dina-Vierny – musée Maillol, 61, rue de Grenelle, 7^e, 01 42 22 59 58. (12,50-16,50 €).

On connaît le cliché du petit clebs avec son pull et son bonnet se tenant

à côté de la paire de bottes reluisantes de sa maîtresse et d'une seconde paire de pattes, celles d'un autre chien, beaucoup plus grand. Parmi les deux cent quinze photographies d'Elliott Erwitt sélectionnées pour l'occasion, on retrouvera aussi le fameux baiser dans le rétroviseur, le saut de l'homme au parapluie devant la tour Eiffel, etc. Mais cette exposition réserve aussi des séries d'images hautes en couleur de l'*american way of life*, ou, plus surprenant, des campagnes pour l'Office de tourisme français qui côtoient des photos de tournage de films avec Marilyn Monroe. Caustiques et tendres mais jamais naïves, les œuvres d'Erwitt sont d'un naturel sidérant, à l'exemple du soldat noir tirant la langue au photographe ou du gamin de Pittsburgh posant son revolver en plastique sur sa tempe. L'une des expositions les plus réjouissantes du moment.

Henri Cartier-Bresson – L'autre couronnement

Jusqu'au 3 sept., 11h-19h (sf lun.), Fondation Henri-Cartier-Bresson, Le Tube, 79, rue des Archives, 3^e, 01 40 61 50 50. (6-10 €).

Le 12 mai 1937, le couronnement de George VI se déroula en plusieurs étapes: serment, communion, onction, investiture, couronnement, intronisation, puis hommage des pairs. Comme pour Charles III, la foule et le gratin de la presse internationale étaient là, dont le jeune photographe Henri Cartier-Bresson, envoyé par le journal communiste *Ce soir*. Il décide de tourner son objectif vers le peuple, le spectacle populaire, les visages qui observent, les marchands ambulants qui essaient de voir quelque chose avec des miroirs ou des périscopes – de drôles de boîtes, au superbe graphisme, dont un exemplaire figure dans l'exposition. Certains clichés de cette fameuse séquence sont très connus et d'autres sont à découvrir. Un plaisir!

Keiji Uematsu – Looking back on the past from the future

Jusqu'au 29 juil., 11h-19h (sf dim., lun.), galerie Baudoin-Lebon, 21, rue Chapon, 3^e, 01 42 72 09 10. Entrée libre.

Artiste conceptuel, Keiji Uematsu use de la photo, du dessin, de la performance pour tenter de rendre

visibles les forces invisibles de la pesanteur, l'idée du cosmos. Que voit-on sur les images d'Uematsu? Trois cailloux et l'ombre des mains qui tentent de les tenir, un homme qui agite une corde accrochée à un tronc d'arbre ou encore une série d'images avec une pierre flottant au-dessus de différentes villes. Faire une image n'est pas l'objectif premier de Keiji Uematsu, mais un moyen de «créer un espace cosmique où le visiteur peut percevoir la spiritualité de l'artiste au-delà du temps, fusionner avec l'œuvre et la ressentir au travers de son corps.» À vous de voir.

Paul Cupido – Séléne

Jusqu'au 24 juin, 10h-19h (sf dim.), Leica Gallery Paris, 26, rue Boissy d'Anglas, 8^e, 01 77 72 20 70. Entrée libre.

La galerie Leica déménage dans la chic rue Boissy-d'Anglas. Pour l'inauguration du lieu, Paul Cupido dévoile sa série «Séléne» (déesse grecque de la Lune), résultat d'une résidence passée dans le domaine viticole de Château Palmer. De vigne, cuve ou bouteille, on ne voit goutte. C'est plutôt une ambiance poétique de clair de lune qui baigne les compositions de plantes (souci, sauge, bourrache, coquelicot...). Parfois se glisse dans le cadre une silhouette de jeune femme. La délicatesse et la pureté du cadrage et des tirages rappellent une esthétique japonisante; beau et raffiné!

Prix Camera Clara. Œuvres du lauréat Baptiste Rabichon

Jusqu'au 30 juin, 16h-18h (ven.), Frank Horvat Studio, 5, rue de l'Ancienne-Mairie, 92 Boulogne-Billancourt, studiofrankhorvat.com. Entrée libre sur rendez-vous uniquement.

Allongé sur son lit, yeux rivés au plafond, Baptiste Rabichon rêve. Le drôle de paysage qui s'offre ainsi à lui le fascine et lui rappelle le spleen des années d'adolescence où les heures défilaient en rêveries sans but... Dès lors, il dirige sa chambre photographique vers les plafonds des maisons familiales où il vécut enfant, comme dans sa propre chambre. Après la prise de vue, il conserve l'image à l'envers, telle qu'elle s'offre dans le miroir de l'appareil. Ainsi, dans la série «Mother's Room», le plafond devient